

des obsèques arrivée, le mort est replacé dans la chapelle, ayant son froc blanc pour tout linceul, la tête rasée, hors du capuchon, les pieds nus sur les dalles, une croix de bois entre les mains. Il demeure ainsi pendant tout le service, dont on se figure la terrible solennité ; puis, quatre religieux l'emportent sur leurs bras, et les autres le suivent jusqu'à la tombe ouverte au cimetière. Là, si le mort était prêtre, on lui met une étole par-dessus son froc, et dans ce froc, pour toute bière, on l'inhume après de longues oraisons. A ce moment du dernier adieu, tous les frères, en même temps et trois fois de suite, se jettent la face contre terre, dans la rosée, dans la neige ou dans la fange, en criant d'une seule et forte voix : *Domine, miserere super peccatore !* (Seigneur, ayez pitié du pécheur !) Après quoi, l'un d'eux ouvre une fosse nouvelle, tandis que les autres comblent celle du défunt. — Jamais je n'avais senti à ce point la vanité de la dépouille humaine ! Quand la terre tombe sur une bière, elle jette encore un bruit sourd, dernière apparence de vie. Ici la terre tombe sans bruit sur ce corps enveloppé de laine. On cesse de l'entendre en même temps qu'on cesse de le voir. . . . Il s'engloutit dans l'éternité, comme une pierre dans l'eau. C'est le néant dans tout son néant !

Il n'y a qu'un pas du cimetière au chapitre. Dans cette vaste salle aux murs blancs garnis d'inscriptions ; au long banc circulaire, avec un pupitre au milieu, les frères se réunissent chaque jour pour se *proclamer*, c'est-à-dire pour se confesser à haute voix. C'est ce qu'on appelle le *chapitre des coupes*. Et chacun dénonce ici, non-seulement ses fautes, mais encore celles d'autrui ; et quelles fautes, s'il vous plaît ? d'être resté une minute de trop au chauffoir, d'avoir croisé ses jambes ou appuyé ses coudes sur ses genoux, ou adossé ses épaules au mur, d'avoir laissé choir ses outils ou de s'être blessé en travaillant. Cette solidarité des coupes est le nerf de la discipline. Tout frère *proclamé* doit remercier son accusateur et prier pour lui jusqu'au soir. Si l'accusateur s'est mépris, il fait à deux genoux réparation à l'accusé. Toute cette cérémonie est, du reste, fort curieuse. D'abord, les religieux se prosternent tous ensemble ; puis, chacun vient à son tour sur le *tapis*, se prosterne de nouveau, se confesse publiquement, reçoit à genoux une pénitence de l'abbé, et se retire, à moins qu'on ne le proclame. Si dans ce cas, il protestait par un seul geste, fût-il accusé à tort, toute la communauté s'humilierait jusqu'à terre pour expier tant d'orgueil !

C'est aussi au chapitre qu'a lieu chaque samedi le lavement des pieds. Deux religieux, à tour de rôle, rendent cet humble office à tous les autres. Ils arrivent ceints d'un linge blanc, le bassin d'une main et la cruche de l'autre. Ils commencent par l'abbé, et continuent, selon l'ancienneté de profession, jusqu'au dernier frère, celui-ci versant l'eau, celui-là essuyant les pieds, et tous deux saluant et salués avant et après l'opération. Pendant ce temps-là, la communauté chante en chœur le récit évangélique du lavement des pieds des apôtres par Jésus-Christ. Cette scène et ce chant sont une admirable représentation de la charité chrétienne.

On n'est admis au dîner des trappistes, leur seul repas, que par une insigne et rare faveur. Toute l'austérité de leur vie se résume dans ce tableau saisissant. Une chaire et un crucifix, trois rangées de tables et de bancs grossiers, des cruches de terre, des écuelles et des cuillers de bois, voilà tout leur réfectoire ; — une lecture édifiante, des légumes cuits au sel, jamais de viande, ni de

poisson, ni d'œufs ni de beurre, ni d'épices, ni de vin (1), huit onces de pain bis, quelques fruits, du lait et de l'eau, voilà toute leur réfection. Pendant une partie de l'année, ils y ajoutent, le soir, quatre onces de pain. L'abbé mange à part, mais comme les autres. Sa table occupe le haut bout ; celle des frères de cœur longent les murs latéraux ; celle des frères convers est au milieu. De longues psalmodies à deux chœurs ouvrent et ferment le repas. Tant qu'il dure, les religieux tiennent leur capuce rabattu et leurs yeux baissés comme pour un acte honteux. De temps en temps, l'abbé sonne, le lecteur se tait, tout mouvement et tout bruit cesse, et chacun réprime par une oraison l'aiguillon de l'appétit. Quelquefois un frère va quêter à genoux sa nourriture ; un autre, souvent une tête blanche, baise successivement les pieds de tout le monde ; un troisième se tient la face contre terre devant l'abbé, jusqu'à ce que celui-ci le relève. Mais ces pénitences sont assez rares. Lorsqu'un hôte est admis au dîner des trappistes, le supérieur lui donne à laver à l'entrée de la salle. On m'a dit que des crânes et des ossements humains étaient peints à fresque sur les murs du réfectoire de Mortagne. Au fait, Méhul plaçait bien une tête de mort sur son piano pour exalter sa verve, et les égyptiens d'autrefois mangeaient bien autour d'un cadavre.

Après avoir donné presque tout le jour au travail et au jeûne, les trappistes donnent presque toute la nuit à la prière, surtout les frères de chœur. En toute saison, ils se couchent de sept à huit heures, et se lèvent de minuit à une heure et demie, suivant la solennité du lendemain. Leurs lits, cercueils anticipés, se composent d'une planche nue, d'un traversin de paille, et d'un rideau de séparation, car ils n'ont plus de cellules. Il va sans dire qu'ils dorment tout habillés. Relevés à l'heure indiquée ci-dessus, ils traversent leurs cloîtres comme des fantômes au plus profond de la nuit ; ils se rangent dans leur chapelle éclairée d'une seule lampe comme un tombeau ; et tandis que le monde entier dort et pêche, tandis que la nature elle-même repose, ils continuent l'hymne de la nature à Dieu, ils veillent et prient pour le monde entier.

Cet office nocturne à la Trappe est d'un effet musical et religieux dont toute la magie du plus grand opéra, dont toutes les solennités d'une cathédrale ne sauraient donner l'idée. . . . Eveillé par ces voix fortes et graves qui remplissent tout le monastère et dominant le silence universel, l'étranger tressaille à l'hôtellerie dans son lit moelleux, et se demande s'il est au ciel ou sur la terre, s'il entend des anges ou des hommes. Les paroles et les airs de ces hymnes catholiques sont si admirables et si divinement appropriées à l'heure ! . . . *Profana dum silent loca, divina templa personent !* Ce sont alternativement des éclats d'allégresse et des lamentations déchirantes, des élans d'actions de grâces et des cris de miséricorde, des accents inouïs de repentir, d'amour et d'adoration, toutes les merveilles de l'Ancien Testament et tous les miracles du Nouveau. Figurez-vous de tels chants, à une heure du matin, sous les sombres arceaux du sanctuaire, aux pâles reflets de la lampe et des ornements de l'autel, dans la bouche de cent vingt moines, en robe noires et blanches, tour à tour debout et immobiles, à genoux et le front sur les dalles, jusqu'au moment où les premières clartés de l'aurore arrivent à ce poétique appel des laudes : *Ecce jam noctis tenuatur umbra, lucis aurora rutilans coruscat !*

L'office de nuit finit à quatre heures. Le reste de la journée se partage entre la méditation, la prière et le travail, lequel est tou-

(1) La viande, le sucre et le vin ne sont tolérés qu'à l'infirmerie comme remèdes.